

J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
 Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
 J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
 Un poison que Médée apporta dans Athènes.
 Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
 Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;
 Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
 Et le ciel et l'époux que ma présence outrage ;
 Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
 Rend au jour, qu'ils souilloient, toute sa pureté.

PANOPE.

Elle expire, seigneur !

THÉSÉE.

D'une action si noire
 Que ne peut avec elle expirer la mémoire !
 Allons, de mon erreur, hélas ! trop éclaircis,
 Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.
 Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
 Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
 Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités ;
 Et, pour mieux apaiser ses mânes irrités,
 Que, malgré les complots d'une injuste famille,
 Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille !¹

1. Ce dernier vers accomplit le dernier vœu d'Hippolyte mourant, il renferme un sentiment bien naturel, le seul qui puisse adoucir le désespoir de Thésée.

FIN DE PHÈDRE.

EXAMEN CRITIQUE

DE PHÈDRE.

M. Saint-Marc Girardin a déjà raconté ce qui se passa aux premières représentations de *Phèdre*.¹ Nous nous bornerons à ajouter à son récit quelques traits empruntés aux manuscrits de Brossette. Dans un voyage que fit Brossette à Paris en 1711, il fut conduit le 4 juin chez M^{lle} Deshoulières par un officier du duc d'Orléans, M. de Chatigny. Il interrogea la respectable demoiselle sur les relations qu'avait eues sa mère avec Boileau, sur les causes de leur inimitié. Brossette, en rentrant chez lui, mit par écrit la conversation qu'il venait d'avoir et dont la double représentation de *Phèdre* avait fait presque tout le sujet. M^{lle} Deshoulières avait alors quarante-neuf ans ; elle en avait quinze lorsque les événements s'étaient passés. Elle pouvait donc en parler pertinemment et d'après ses souvenirs personnels. Nous avons ici le témoignage du parti opposé à Racine. Le récit de M^{lle} Deshoulières change fort peu de chose à celui des auteurs de *l'Histoire du Théâtre françois* cités par M. Saint-Marc Girardin. Remarquons toutefois ce détail :

« Ma mère, dit-elle, voulut voir la première représentation de la *Phèdre* de Racine : elle envoya retenir une loge

1. Tome II, p. 419, sqq.

quelques jours d'avance, à l'hôtel de Bourgogne; mais Champmeslé (le mari de la célèbre actrice) qui avoit soin des loges, fit toujours dire aux gens qui venoient de la part de M^{me} Deshoulières, qu'il n'y avoit pas de places et que toutes les loges étoient retenues. Ma mère sentit l'affectation de ce refus et en fut piquée: « J'irai pourtant, en dépit d'eux, dit-elle, et « je verrai la première représentation. » Quand l'heure de la comédie fut venue, elle se mit en négligé avec une de ses amies qui prit des billets. Elle se cacha tout de son mieux sous une grande coiffe de taffetas, et, au lieu d'entrer par la porte du théâtre, comme elle avoit accoutumé de faire, elle entra par la porte des loges, et s'alla placer au fond des secondes loges, car toutes les autres étoient remplies. »

C'est en sortant de la représentation ainsi entendue que l'amie de Pradon, soupant avec Pradon et quatre ou cinq autres personnes, fit le fameux sonnet :

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême, etc.

Ainsi Racine, averti qu'une cabale étoit formée contre sa pièce, que cette cabale devoit soutenir une *Phèdre* composée par émulation « et doublant la sienne (c'est l'expression de M^{lle} Deshoulières) sur le récit que Pradon en avoit ouï faire, » Racine ne fit pas autrement que de grands auteurs ne l'ont fait de nos jours: il prit bonne partie de la salle pour la première représentation, faisant refuser des places aux ennemis envers qui il osait se le permettre. M^{me} Deshoulières, alliée de Pradon, n'entra que par contrebande et *incognito*. M. le duc de Nevers, à qui l'on n'avoit pas osé opposer le même refus, assista publiquement à la représentation, et c'est ce qui le fit soupçonner d'être l'auteur du sonnet.

Ce ne seroit donc qu'aux représentations suivantes que la duchesse de Bouillon auroit loué une partie de la salle tant de l'hôtel de Bourgogne que de l'hôtel de Guénégaud, tenant par ce moyen la balance un moment incertaine entre Racine et son médiocre rival.

Phèdre et Hippolyte (c'étoit sous ce même titre qu'avoit paru la tragédie de Racine), de Pradon, fut représenté le 3 janvier à la salle de Guénégaud. Voici la suite des représentations avec leurs recettes, relevées sur le registre de Lagrange.

Dimanche	3 janvier 1677, 1 ^{re} fois . . .	1,375 ^l 00 ^s
Mardi	5 —	906 »
Vendredi	8 —	440 »
Dimanche	10 —	860 »
Mardi	12 —	410 »
Vendredi	15 —	656 10
Dimanche	17 —	1,012 10
Mardi	19 —	808 »
Vendredi	22 —	1,362 »
Dimanche	24. L. A. R. sont venues . . .	1,156 10
Mardi	26 janvier 1677	594 «
Vendredi	29 —	870 »
Dimanche	31 —	756 »
Vendredi	5 février 1677	745 »
Dimanche	7 —	680 »
Mardi	9 —	340 10
Vendredi	19. Parterre à 15 ^s	992 15
Dimanche	21 février 1677	774 15
Mardi	23 —	526 »
Mardi	4 mai, <i>Phèdre et le Cocu imaginaire</i>	184 »
Vendredi	7 — <i>Phèdre et le Cocu imaginaire</i>	162 »
Dimanche	9 — <i>Phèdre et les Médecins</i>	298 15
Mardi	18 — <i>Phèdre et le Mariage forcé</i>	198 10
Vendredi	21 — <i>Phèdre et Semblable à soy mesme</i>	145 »
Dimanche	23 — <i>Phèdre et Semblable à soy mesme</i>	220 »

En tout 25 représentations ayant produit 16,673 # 15 s. C'était alors un grand succès que peu de chefs-d'œuvre ont atteint dans leur nouveauté.

On voit que l'antagonisme cherché par Pradon lui avait profité. Aucune de ses autres pièces n'eut assurément un succès pareil ou approchant ; et pourtant *Régulus*, *la Troade*, sont incontestablement préférables à *Phèdre et Hippolyte*.

Nous avons dit que Pradon, suivant les traces de Gabriel Gilbert et de Bidar, avait placé l'action avant le mariage de Thésée et de Phèdre. Non, non, dit Phèdre,

Non, non, les derniers nœuds des lois de l'hyménée
Avec Thésée encor ne m'ont point enchainée.
Je porte sa couronne, il a reçu ma foi.
Et ce sont mes serments qui parlent contre moi.
Les dieux n'allument point de feux illégitimes :
Ils seroient criminels en inspirant les crimes.

Hippolyte, effrayé par de tristes présages, veut s'éloigner de Trézène, mais il hésite. Ce qui le retient, c'est son amour pour Aricie, ainsi qu'il le déclare à cette princesse, qui elle-même soupire pour le fils de Thésée et qui accueille ses aveux avec transport. Elle insiste pour qu'il reste, et de plus elle lui reproche sa dureté et son ingratitude pour Phèdre, qui le comble de soins et de témoignages d'intérêt. Hippolyte se retire en apercevant la reine qui approche.

Phèdre avoue à Aricie la flamme qui la consume pour le fils de Thésée. Persuadée de la mort de celui-ci, elle veut faire couronner Hippolyte dans Trézène et recevoir sa foi. Aricie s'aperçoit qu'elle a eu tort de recommander si bien à Hippolyte de répondre à l'amitié de Phèdre ; elle va lui recommander au contraire de partir au plus vite. C'est la fin du premier acte.

Aricie conseille à Hippolyte de s'éloigner, mais c'est lui qui, trop épris, refuse à présent de quitter celle qu'il aime. Survient Phèdre, qui le prie de différer son départ. Elle lui reproche son insensibilité, mais Hippolyte proteste, en soupi-

rant, que cette insensibilité n'existe plus, et qu'il n'est plus ni barbare ni Scythe. Aussi se rend-il aux ordres de la reine. Phèdre s'étonne de l'attendrissement qu'elle a remarqué dans le jeune héros. Elle ouvre son cœur à l'espérance. Tout à coup on lui annonce le retour de Thésée. Elle se dérobe à sa vue.

Thésée et Hippolyte entrent en scène. Thésée explique à son fils comment, averti de la trahison de Pallas et de ses enfants, il les a immolés. Il encourage son fils à marcher sur ses traces, puis, toujours brûlant pour Phèdre, il va presser son hymen et l'épouser en ce jour. Tel est le deuxième acte.

Phèdre reproche à Aricie de l'avoir fait revenir d'un évanouissement qui allait peut-être finir sa malheureuse vie. Elle a vu Thésée et Hippolyte, et celui-ci a seul fait battre son cœur. Elle a remarqué que le jeune prince a paru attendri, et Thésée lui-même a été étonné

De trouver de l'amour dans les yeux de son fils.

Aricie supplie Phèdre de ne point perdre Hippolyte en excitant la jalousie de Thésée. Elle trahit sa tendresse par la chaleur de ses supplications. Les soupçons de Phèdre s'éveillent et, malgré le désaveu de la princesse, elle lui fait entendre que ce serait fait d'elle si elle osait être sa rivale. Entrevue de Phèdre et de Thésée. Thésée lui annonce que leur hymen se prépare. Phèdre exprime des craintes, Thésée la rassure. Toutefois, s'il ne redoute ni Minos ni les Crétois, il a un sujet d'inquiétude, c'est un oracle de Délos ainsi conçu :

Tu seras à ton retour
Malheureux amant et père,
Puisqu'une main qui t'est chère
T'enlèvera l'objet de ton amour.

Déjà il s'est aperçu du changement qui s'est accompli dans la personne de son fils. Il a lu dans ses regards sa téméraire flamme. Il veut, pour éviter la disgrâce dont le ciel le menace,

prendre un parti vigoureux, c'est de lui faire épouser Aricie. Phèdre, que ce coup ne déconcerte pas, demande à Thésée de lui remettre le soin d'instruire Hippolyte; elle craint que Thésée ne se laisse emporter à sa colère. Thésée y consent: il engage Phèdre à lui déclarer toute la flamme qu'elle a pour lui, Thésée :

Dépeignez-lui pour moi l'excès de votre flamme.

Et il s'en remet à ses soins.

Phèdre interroge Hippolyte; elle lui propose la jeune Hélène: il déclare qu'il n'a point de goût pour le mariage. Elle prononce le nom d'Aricie. Aussitôt Hippolyte avoue que les yeux d'Aricie auraient de quoi charmer. Phèdre lui annonce qu'elle a dessein d'unir Aricie à son frère. « Je périrai plutôt avant ce coup fatal! » s'écrie Hippolyte qui proclame son amour pour Aricie; et Phèdre lui déclare aussitôt que c'est lui qu'elle aime, et qu'elle saura perdre sa rivale. Elle éclate en menaces; son frère, à la tête d'une armée, viendra désoler ces lieux.

Il n'est rien de si saint que je ne sacrifie...
Après cela, tu peux épouser Aricie.

Hippolyte, resté seul, se lamente. Que faire? Mettra-t-il un poignard dans le sein de Thésée, en lui révélant la trahison de la reine? Compromettra-t-il les jours de la princesse? Il veut dissimuler encore.

Thésée est furieux. Le refus qu'Hippolyte a fait de la main d'Aricie a justifié ses soupçons. Phèdre lui a laissé voir, par son désordre, l'offense dont il s'est rendu coupable. Elle vient elle-même lui confirmer cette offense, tout en sollicitant le pardon du perfide. Mais Thésée est inflexible.

Phèdre s'est assurée d'Aricie, qu'elle a fait enfermer dans son *cabinet*, et dont les jours sont entre ses mains. Hippolyte

vient lui demander où est celle qu'il aime. Phèdre, irritée, répond qu'elle mourra.

Mes yeux se repaîtront de son sang odieux.

Hippolyte la supplie de tourner plutôt ses coups contre lui-même et de verser tout son sang. Phèdre se tire d'embarras en invoquant les dieux :

Impitoyables dieux, tranchez mes tristes jours!

Hippolyte se jette à ses genoux :

Pour le père, voyez le fils à vos genoux :
Il joint le nom d'amant avec celui d'époux.
Recevez mon amour...

Thésée entre sur ces derniers mots et veut mettre l'épée à la main. Phèdre l'arrête. Thésée :

Ah! monstre, fils ingrat, tu demeures stupide;
Tu trembles, je le vois; ton crime t'intimide.

Hippolyte :

Mon silence, seigneur, et ma stupidité¹
Ne sont point un effet de ma timidité.
Tout ce que vous voyez a droit de me confondre.

Il s'éloigne, et Thésée prononce alors, en même temps que la sentence d'exil, l'invocation à Neptune. Phèdre continue d'équivoquer en parlant vaguement de son amour dont Thésée se croit toujours l'objet.

Et voilà cette pièce, dont les critiques ont longtemps loué la conduite! La jalousie de Thésée excitée par un oracle, Hippolyte refusant la main de celle qu'il aime pour ne point exposer sa vie. Phèdre séquestrant Aricie et menaçant de la faire périr. Hippolyte se laissant surprendre aux genoux de Phèdre

1. *Stupide, stupidité*, avaient alors le sens de *stupéfait, stupefaction*.

en lui adressant des paroles qui doivent tromper Thésée : quelle suite d'inventions puérides et extravagantes ! Phèdre, timide dans la férocité, indécise dans la fureur, abuse par une phraséologie ambiguë le pauvre Thésée qui tombe à plat dans le comique. Thésée et Phèdre n'étant pas époux, la situation est, du reste, une situation de pure comédie. Phèdre, promise à Thésée, s'aperçoit qu'elle aime mieux le fils que le père. Ce changement peut bien lui inspirer des craintes, mais non des remords. Hippolyte lui-même, en supposant qu'il eût cédé au même entraînement, n'eût pas commis un crime, et Thésée abuse de la faveur de Neptune en le chargeant de venger sa déception amoureuse. Mais achevons de donner l'analyse de la pièce.

Au début du cinquième acte, Phèdre, qui a délivré Aricie, lui demande pardon de ses emportements.

Hippolyte aujourd'hui vous redonne la vie,

lui dit-elle, ce qui plonge Aricie dans une terrible perplexité : elle tremble pour son amour. Thésée vient confirmer ces alarmes : il lui dit qu'Hippolyte a refusé de l'épouser et qu'il soupire pour Phèdre. Aricie lui raconte ses malheurs. Hippolyte lui exprimait une profonde tendresse, qui n'était qu'affectée, puisqu'il en aimait une autre. Cet aveu commence à troubler Thésée ; il craint d'avoir commis une méprise : la vérité lui apparaît. Il dit à ses gardes de courir après Hippolyte et d'amener la reine. Une suivante de Phèdre vient dire que, sur son char, elle a suivi les pas d'Hippolyte, ce qui fait croire de nouveau à Thésée qu'ils sont d'intelligence, et motive une nouvelle imprécation contre ce fils audacieux qui enlève sa maîtresse.

Grâce à ces dieux cruels, grâce à leur injustice,
De ce monstre je vais leur faire un sacrifice.
Rien ne m'arrête plus, je cours sur leur autel
Répandre avec plaisir un sang si criminel.
Je servirai de prêtre, et de mes mains sanglantes

J'irai leur présenter ses entrailles fumantes.
Ils verront, à travers de son cœur enflammé,
Les horreurs de ce feu qu'ils avoient allumé.
J'en frémirai, sans doute, et, vengeant mon injure,
Il en pourra coûter des pleurs à la nature...

Je crois bien. Mais Idas accourt et fait le récit de la catastrophe d'Hippolyte : c'est le pendant du récit de Théràmène. Il commence par donner le mot de ce vers de Phèdre à Aricie :

Hippolyte aujourd'hui vous redonne la vie,

que nous avons cité au début de l'acte. Hippolyte, avant de partir, va faire une transaction avec Phèdre. Il a obtenu qu'elle rendrait la liberté à Aricie, à condition qu'il éteindrait son amour pour cette princesse. C'est pour cela qu'il est parti sans chercher à la voir. Puis...

Sur son char il monte avec adresse ;
Ses superbes chevaux dont il sait la vitesse
De leurs hennissements font retentir les airs,
Et partant de sa main devançant les éclairs, etc.

Phèdre, qui l'a suivi, accourt et se perce le cœur sur le corps d'Hippolyte en disant :

Que mon ombre sanglante unie à ta chère ombre
Jusqu'au fond des enfers te suive pas à pas,
Et te chérisse encore au delà du trépas !

Telle est l'œuvre que la coterie de l'hôtel de Bouillon opposa à la *Phèdre* de Racine, et qui dut à cette lutte incroyable une trop longue célébrité. Voltaire, qui sans doute ne l'avait pas lue, la comparant à l'autre, disait : « D'où vient cette distance si prodigieuse entre ces deux ouvrages ? La conduite en est à peu près la même... Les personnages des deux pièces, se trouvant dans les mêmes situations, disent presque les mêmes choses ; mais c'est là qu'on distingue le grand homme et le mauvais poète. C'est lorsque Racine et Pradon pensent

de même qu'ils sont le plus différents. » Non, il ne faut pas laisser supposer que la conception a la même valeur des deux parts. Il est très-certain que le mot attribué à Racine, et rapporté par La Harpe : « Toute la différence qu'il y a entre Pradon et moi, c'est que je sais écrire, » est un mot apocryphe. Entre Phèdre telle que Racine l'a peinte et la Phèdre de Pradon, il y a tout un monde de pensées, et non pas seulement l'inégalité de style. Il y a enfin la différence du génie à l'extrême médiocrité.

Nous ne pouvons négliger la préface que Pradon mit en tête de sa tragédie quand elle fut imprimée : elle témoigne de la profonde satisfaction du rôle qu'on lui a fait jouer. Ce qui l'avait fait choisir par la coterie des ennemis de Racine pour jouer ce rôle, c'était certainement la préface de sa tragédie de *Tamerlan*, où il était entré déjà en opposition sinon ouverte, du moins peu dissimulée, avec ceux qu'il appelle « nos maîtres du théâtre. » Il y disait : « Il seroit seulement à souhaiter que ces messieurs tinssent le même langage qu'ils font tenir à leurs héros, qu'en faisant admirer leurs ouvrages, ils fissent admirer en même temps leur procédé, et que les sentiments de leur cœur fussent aussi généreux et aussi grands que ceux de leur esprit. Ils ne s'abaisseroient point à crier quand on leur imite une syllabe. » Et plus loin : « Peut-être cette tragédie vivra-t-elle autant sur le papier que certains ouvrages qui ne tirent leur succès que de la déclamation dont les auteurs sont les maîtres et qui ne réussit que pour eux. Je souhaite que si celui-ci m'a attiré leurs mauvaises intentions, je me rende encore plus digne à l'avenir de leur chagrin. » Il s'agit certainement de Racine dans l'un et dans l'autre passage. Il est vrai que Boileau, étroitement associé à Racine, persiflait Pradon depuis longtemps.

La préface de *Phèdre et Hippolyte* est une attaque directe qui eut du succès dans ce moment ; Visé, dans le *Mercurie galant*, dit qu'elle parut à quelques-uns brillante jusqu'à éblouir ; et Pradon, dans une publication qu'il donna plus

tard sous ce titre : *Nouvelles Remarques sur tous les ouvrages du sieur D**** (Despréaux), 1685, parle avec orgueil de sa préface « qui fit assez de bruit dans le monde ; qui, au goût des plus fins, parut assez pleine de sel et qui servit de réponse à la satire que D*** (Despréaux) avoit déjà faite et lue à des personnes du premier rang. » (Il veut parler de l'*Épître à Racine*.) Reproduisons cette fameuse préface : c'est une pièce essentielle au procès.

« Voici une troisième pièce de théâtre de ma composition :¹ elle a causé bien de la rumeur au Parnasse, mais je n'ai pas lieu de me plaindre de son succès ; il a passé de si loin mon attente, que je me sens obligé d'en remercier le public, et mes ennemis même de tout ce qu'ils ont fait contre moi. A l'arrivée d'un second Hippolyte à Paris, toute la République des lettres fut émue. Quelques poètes traitèrent cette entreprise de témérité inouïe et de crime de lèse-majesté poétique ; surtout

La cabale en pâlit, et vit en frémissant
Un second Hippolyte à sa barbe naissant.

Mais les honnêtes gens applaudirent fort à ce dessein. Ils dirent hautement qu'Euripide, qui est l'original de cet ouvrage, n'auroit jamais fait le procès à Sénèque pour avoir traité son sujet, ni Sénèque à Garnier, ni Garnier à Gilbert. Ainsi j'avoue franchement que ce n'a point été un effet du hasard qui m'a fait rencontrer avec M. Racine, mais un pur effet de mon choix. J'ai trouvé le sujet de Phèdre beau dans les Anciens ; j'ai tiré mon épisode d'Aricie des *Tableaux de Philostrate*, et je n'ai point vu d'arrêt de la cour qui me défendit d'en faire une pièce de théâtre. On n'a jamais trouvé mauvais, dans la peinture, que deux peintres tirassent diverses copies du même original ; et je me suis imaginé que la poésie, et surtout le poème dramatique, qui est une peinture parlante, n'étoit pas de pire condition. Il seroit même à souhaiter,

1. *Pyrame et Thisbé* et *Tamerlan* étoient les deux premières.

pour le divertissement du public, que plusieurs auteurs se rencontrassent quelquefois dans les mêmes sujets pour faire naître cette noble émulation qui est la cause des plus beaux ouvrages. »

Interrompons la citation et faisons remarquer que ce qu'on a reproché à Pradon, ce n'est point d'avoir traité le sujet de *Phèdre*, mais de l'avoir traité dans les circonstances où il l'a fait, c'est-à-dire de s'être hâté de prendre le sujet que Racine mettait au théâtre en ce moment, pour faire paraître sa pièce en même temps que la sienne et fournir ainsi matière à des cabales qu'il ose imputer à ses adversaires, sans compter que par l'examen des deux tragédies il est facile de constater que Pradon avait eu quelques notions plus précises sur l'œuvre de Racine et que sur certains points on aperçoit des conformités tellement frappantes qu'on ne saurait les attribuer au hasard.¹ Reprenons la préface.

« Mais quelques auteurs intéressés n'ont pas été de ce sentiment. Ils se sont érigés en régents du Parnasse, ou plutôt en tyrans, et ils ont établi entre eux (en étouffant les ouvrages des autres ou les empêchant de paraître) cette maxime des *Femmes savantes* de Molière :

Et nul n'aura d'esprit hors nous et nos amis.

« En vérité, n'en déplaise à ces grands hommes, ils me permettront de leur dire en passant que leur procédé et leurs manières sont fort éloignés de ce sublime qu'ils tâchent d'attraper dans leurs ouvrages. Pour moi, j'ai toujours cru qu'on doit avoir ce caractère dans ses mœurs avant que de le faire paraître dans ses écrits, et que l'on doit être bien moins avide de la qualité de bon auteur que de celle d'honnête homme que l'on me verra toujours préférer à tout le sublime de Longin.² Ces anciens Grecs, dont le style est si sublime et

1. Voy. *les Ennemis de Racine*, par M. Deltour, p. 347-351.

2. La traduction du *Traité du sublime* par Boileau avait paru en 1674.

qui nous doivent servir de modèles, n'auroient point empêché dans Athènes les meilleures actrices d'une troupe de jouer un premier rôle, comme nos modernes l'ont fait à Paris au théâtre de Guénégaud. »

Racine ne fut probablement pour rien dans la difficulté que Pradon aurait rencontrée à faire accepter son premier rôle par les actrices du théâtre de Guénégaud. La crainte de ne pouvoir égaler la Champmeslé le fit, dit-on, refuser par M^{lle} de Brie. M^{lle} Molière ne voulut point prendre ce que celle-ci dédaignait, et ce fut M^{lle} Dupin qui consentit à jouer *Phèdre*. Telle est du moins la tradition rapportée par les frères Parfait. On ne voit pas quelle influence Racine aurait pu exercer dans l'ancienne troupe de Molière où depuis longtemps tous ses adversaires, Subligny, Le Clerc, sans oublier Corneille, trouvaient leur point d'appui.

« C'est ce que le public, continue Pradon, a vu avec indignation et avec mépris; mais il m'en a assez vengé et je lui ai trop d'obligation pour différer plus longtemps à l'avertir de ce qui se trame contre lui : on le menace d'une satire ou l'on l'accuse de méchant goût, peut-être parce qu'il a osé applaudir à mon ouvrage, et l'on me menace aussi de la partager avec lui pour avoir été assez heureux pour lui plaire.¹ La satire est une bête qui ne me fait point de peur, et que l'on range quelquefois à la raison; de sorte que, si le succès de *Phèdre* m'attire quelques traits du sieur D*** (Despréaux), je ne m'en vengerai qu'en faisant mon possible de lui fournir tous les ans de nouvelle matière par une bonne pièce de théâtre de ma façon, afin de mériter une satire de la sienne, à l'impression de laquelle je ne m'opposerai jamais, quoiqu'on ait voulu empêcher mon libraire d'imprimer ma pièce. C'est une trop plaisante nouvelle pour n'en pas réjouir mon lecteur. Il ne pourra pas apprendre sans rire que ces messieurs veulent ôter la liberté aux auteurs de

1. C'est l'épître VII de Boileau.